

Sophie Blanchy, *Maisons des femmes, cités des hommes : filiation, âge et pouvoir à Ngazidja (Comores)*, Nanterre : Société d'Ethnologie, 2010, 320 pages.

Recenseur : *Michael Lambek*
Université de Toronto

Voici un livre vraiment important : il s'agit de la première analyse complète de la structure sociale de Ngazidja, c'est-à-dire la Grande Comore, qui est à la fois l'île la plus grande de l'archipel des Comores et le site de la capitale, Moroni. Les Comores sont connues pour le nombre extraordinaire de coups d'État qui ont eu lieu depuis leur prise d'indépendance par rapport à la France et leur soumission au pouvoir des mercenaires commandés par l'infâme Bob Denard. Mais malgré cette histoire bouleversante, qui n'est d'ailleurs presque pas mentionnée par Sophie Blanchy, et à l'exception de la période dite maoïste d'Ali Soilihi, la Grande Comore a connu une continuité extraordinaire pour ce qui est de sa structure sociale. Cette structure comprend et réunit, comme le montre si bien S. Blanchy, la parenté, la stratification et l'organisation et la gouvernance de ce qu'elle appelle les « cités », c'est-à-dire, suivant l'ordre traditionnel, les communautés, y compris les villages ruraux et les villes, jusqu'à Moroni. L'étude de S. Blanchy comprend toute l'île et elle conduit sa description en procédant par généralités, opérant parfois des distinctions entre les régions ou les cités particulières, et entre la situation à Moroni et celle qui règne dans ses banlieues composées d'habitants des basses classes. Elle fait également une distinction entre les gens de la terre et les pêcheurs, qui ne sont pas considérés comme complémentaires à l'instar de ce qui se passe à Madagascar ou, plus largement, dans l'aire austronésienne : leur statut reste strictement défini par la forte stratification traditionnelle.

En effet, la stratification sociale est le fait le plus remarquable qui caractérise la Grande Comore. Elle constitue même la raison la plus importante pour laquelle la population de Mayotte, méfiante, a fortement préféré appartenir à la France plutôt qu'à la République indépendante des Comores. S. Blanchy montre l'importance de la stratification dans presque chaque domaine : entre les cités; entre les matrilignages qui composent celles-ci; entre les branches des matrilignages; entre les classes d'âge; entre les aînés et les cadets; et enfin, entre ceux qui ont déjà franchi les étapes importantes de la vie et ceux qui ne les ont pas encore vécues. Ces moments consistent principalement à se marier dans le cadre de ce qu'on appelle le Grand mariage, et de marier (dans le sens transitif) leurs propres filles et neveux par de Grands mariages. Le Grand mariage constitue la clé de la structure sociale, ainsi que le projet de vie et le symbole le plus important pour les Grands Comoriens. Il s'agit du mariage d'une femme vierge, aînée et de haut rang, avec un homme de haut rang. C'est donc une alliance entre maisons et entre matrilignages, dont le but principal est la reproduction de la position sociale de chacun. Les deux parties ont besoin de beaucoup d'argent pour organiser un Grand

mariage : les dépenses sont énormes, que ce soit pour construire ou aménager la maison, ou encore pour les festivités et les multiples échanges de cadeaux. Ainsi, il est courant qu'un homme âgé se marie avec une jeune femme. Souvent, cet homme est déjà marié depuis longtemps dans un mariage simple (ou Petit mariage) avec une autre femme (une cadette); cette dernière assiste alors son mari dans la préparation de son Grand mariage. Parfois, c'est un couple avec enfants marié depuis longtemps qui réussit à organiser sa propre cérémonie. S. Blanchy montre par ailleurs l'importance de la migration (un tiers de la population), surtout vers la France, dans le but d'acquiescer les sommes nécessaires. Les migrants peuvent aussi envoyer des fonds ou donner des ressources à ceux qui restent à la Grande Comore. Il est remarquable que l'accomplissement du Grand mariage reste si important pour les Comoriens qui résident en France. Ils restent tournés vers leurs « cités » à Ngazidja, et y rentrent pour célébrer leur propre Grand mariage ainsi que celui de leurs proches, et ce, même s'ils ne résident plus dans les Grandes maisons.

Malheureusement, S. Blanchy ne précise ni les dépenses, ni combien de viande et d'autres ressources sont redistribuées au cours des mariages. Elle ne suit pas non plus de cas d'un bout à l'autre du processus. Mais elle montre toutefois l'importance, la complexité et la variation des distributions. Le fait d'avoir conclu un Grand mariage donne accès à des privilèges politiques, sociaux et économiques, y compris à des dons alloués au cours de Grands mariages et d'autres fêtes subséquentes dans la cité.

S. Blanchy commence son analyse en explicitant l'importance du principe matrilineaire et ses raisons, et en montrant comment, à la Grande Comore, le « *matrilineal puzzle* » s'exprime et se résout. La prévalence de la matrilinearité demeure, un fait remarquable lorsqu'on sait que la société est profondément islamique. Une des raisons est étroitement liée au fait que Ngazidja constitue ce que Lévi-Strauss a appelé une *société à maison* : ce sont les maisons elles-mêmes qui sont en jeu pour leur le maintien de leur rang. Une maison devient « grande » une fois qu'elle a été le site d'un Grand mariage et qu'elle peut recevoir les hommes importants de la cité. Si les femmes n'entrent pas explicitement dans la vie politique et publique des cités, elles sont néanmoins les vraies propriétaires des maisons (avec résidence uxori-locale). À l'occasion d'un deuxième Grand mariage, la maison passe de la mère à sa fille aînée et peut ainsi être renouvelée. Une fille cadette n'est pas habilitée à faire son propre Grand mariage, mais elle espère que sa fille aînée pourra en faire un.

S. Blanchy conduit une analyse systématique du système de filiation et de parenté, d'alliance et de résidence, ainsi que de l'organisation de la cité en classes d'âge; puis elle décrit les carrières de vie respectives des hommes et des femmes « accomplis ». Elle réfléchit par ailleurs aux changements du système, qui sont surtout liés aux migrations et à la croissance de la ville de Moroni. Parmi ses observations subtiles, on remarque comment les jeunes hommes peuvent pousser leurs aînés à se marier dans l'espoir de prendre leur place.

On pourrait dire que la Grande Comore reste une société maussienne : une société où le don est tout, et où il renforce la stratification plutôt que l'égalité. Le Grand mariage est un fait social total, et constitue à la fois l'alliance, l'initiation, le potlatch, le lieu de transfert des Grandes maisons et de reproduction sociale, ainsi que le moyen de faire des « Grands hommes ». S. Blanchy nous offre avec cet ouvrage un portrait détaillé, précis et précieux d'une société captivante.

Natacha Gagné et Laurent Jérôme (dirs.), *Jeunesses autochtones. Affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2009, 193 pages.

Recenseuse : *Catherine Laurent Sédillot*
Université de Montréal

Natacha Gagné et Laurent Jérôme se proposent dans ce solide ouvrage collectif d'explorer « les univers complexes et diversifiés des jeunes autochtones » (p. 15) dans le monde contemporain. Ils s'intéressent aux problématiques et aux récents changements socioculturels qui affectent l'existence de ces « jeunes », mais surtout à leurs expériences, ainsi qu'aux représentations qu'ils entretiennent et aux stratégies qu'ils mettent en œuvre pour participer aux mondes. Les « jeunesses autochtones » sont ici envisagées en tant que catégories sociales, fruits de contingences historiques, aux formes plurielles, mais aussi dans leurs spécificités par rapport aux jeunesses non autochtones (Poirier; Melenotte). Elles sont posées comme des ensembles aux contours fluctuants, formés d'agents hétérogènes. C'est dans cette optique que N. Gagné et L. Jérôme réaffirment la pertinence heuristique de la notion linguistique d'« embrayeur » (*shifter*) introduite par Jakobson et appliquée au concept de « jeunes ». Un embrayeur est un référent dont le sens est en grande partie tributaire du contexte où il est utilisé. Saisir la notion de « jeunes » comme telle permettrait, d'une part, de considérer l'aspect relationnel de la jeunesse (avec d'autres moments de la vie, d'autres identités, d'autres catégories sociales) et, d'autre part, de reconnaître l'agencéité de ces individus (p. 17). Les approches des auteurs de ce livre se distinguent ainsi à la fois des approches classiques de la jeunesse (posant celle-ci comme une étape du développement de la personne) et de l'anthropologie de la jeunesse (abordant les « cultures jeunes » hors de leurs dynamiques sociales d'ancrage) (Bucholtz 2002).

Ce cadre conceptuel est essentiellement discuté par les directeurs du livre dans la préface ainsi que par Sylvie Poirier dans l'introduction. Cette dernière resitue d'abord l'émergence de la notion de jeunesse autochtone dans le contexte du (post)colonialisme et du néolibéralisme. Elle aborde ensuite les espaces et dynamiques relationnels négociés par les jeunes à partir de ses propres recherches ainsi que de celles des sept auteurs des chapitres suivants, recherches réalisées sur différents terrains en Océanie et dans les Amériques.

C'est dans cette optique que Marie-Pierre Girard montre comment les enfants quechuas en situation de rue à Quito négocient leur enfance par rapport à la représentation moderne et occidentale de l'enfant véhiculée par les diverses instances internationales. À partir de leurs propres représentations de l'enfance (comme site de responsabilisation et d'apprentissage) et du travail (comme activité positive), ces jeunes pourtant marginalisés développent des compétences et stratégies singulières qui remettent en question cette vision de l'enfance idéale.

Les représentations se retrouvent également au cœur du chapitre de Sophie Barnèche. Celle-ci aborde en effet les processus de construction identitaire de jeunes Mélanésiens urbains de Nouméa à partir de l'analyse de leurs représentations linguistiques, mais aussi de leurs représentations des différents espaces. Elle montre qu'en réponse à leur double insécurité linguistique, provenant du sentiment d'une perte du vernaculaire et d'une mauvaise connaissance du français, ces jeunes développent une forte appartenance à leur quartier urbain.

Marie Salaün traite également de la question des insécurités linguistiques, ici vécues par de jeunes parents kanak de Nouvelle-Calédonie. L'auteure montre qu'en contexte de politisation des générations sur fond d'opposition entre « tradition » et « modernité », ces jeunes parents font l'objet de discours stigmatisants tant de la part de leurs aînés que des agents des dispositifs d'insertion. Ces discours ne sont pas sans effet sur les jeunes Kanak, qui se tournent vers l'école pour pallier leur sentiment d'incompétence quant à la transmission de la langue vernaculaire.

Le chapitre de N. Gagné (qui, comme celui de L. Jérôme, constitue une version revisitée d'un article paru en 2005 dans *Recherches amérindiennes au Québec*) montre que l'école, espace ambivalent, peut également représenter un lieu « d'affirmation, de résistance et de coexistence » (p. 98) où se négocient les rapports aux autres (Maaori et non-Maaori) pour de jeunes universitaires maaori. L'auteure montre que certains espaces de l'université, investis de sens par les jeunes, constituent des lieux d'engagement à la fois par rapport à leur communauté d'origine et au reste du monde.

L. Jérôme expose aussi l'importance que prend le rapport à l'autre dans le processus d'affirmation identitaire autochtone. L'auteur montre que l'adaptation créative de la pratique du tambour par de jeunes Atikamekw est le fruit d'une collaboration intergénérationnelle (non exempte de tensions), mais aussi de rencontres faites au sein de différents espaces relationnels. La persistance culturelle est à comprendre davantage en termes d'ouverture et de partage, car elle confère une dimension créative à la « résistance » (p. 137).

De son côté, Marie-France Labrecque replace l'émergence de la jeunesse rurale comme catégorie sociale dans le contexte des changements socioéconomiques et des clivages générationnels générés par l'arrivée des *Maquilladoras* au Yucatan au cours des années 1970. Elle montre que l'intégration des jeunes de 15 à 24 ans dans ces espaces de travail transnatio-